

Zeitschrift: Mémoires de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 5 (1914)

Artikel: Voyage d'exploration scientifique en Colombie
Autor: Fuhrmann, O. / Mayor, Eug.
Kapitel: IV: De Puerto Berrio à Medellin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-100112>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHAPITRE IV

De Puerto Berrio à Medellin.

Puerto Berrio (alt. 143 m.) est un village qui n'a d'importance que parce qu'il est le point terminus du chemin de fer qui aboutira un jour à Medellin. Comme dans toute la vallée du



Puerto Berrio. Gare et débarcadère. (F. M.)

Magdalena, la population comprend ici des Nègres, des Indiens et des Zambos. En arrivant à Puerto Berrio, on est frappé par l'aspect des Indiens qu'on rencontre : c'est le type antioquien dont nous reparlerons et qui diffère de celui des Andes orientales.

Le chemin de fer de l'Antioquia, commencé en 1878, a aujourd'hui 105 km. d'achèvés, ce qui représente la moitié environ de la longueur de la ligne. La partie la plus difficile reste à faire, c'est celle qui traverse une des ramifications des Andes centrales, séparant la vallée du Rio Nus de celle du Porce où se trouve Medellin, la ville la plus importante de l'Antioquia. Jusqu'à maintenant, la Colombie ne possède que quinze lignes de chemin de fer, d'une longueur totale de 950 km. Ces lignes, dont la longueur varie de 16 à 100 km., sont relativement peu importantes, parce qu'elles ne sont pas reliées les unes aux autres.

A l'heure exacte, chose à noter, le train quitte Puerto Berrio pour gagner les Andes centrales. Tout d'abord, la ligne traverse la vallée du Magdalena, avec ses étangs et ses marécages qui donnèrent tant de fil à retordre aux ingénieurs lors de la

construction de la voie ferrée, et remonte la vallée du Rio Malena jusqu'à Pavas. Ce trajet est remarquable par les forêts superbes que nous traversons ; les arbres géants sont recouverts d'une riche végétation épiphyte. Sur les grosses branches, près du tronc, on voit souvent des nids

de termites reliés au sol par une sorte de tunnel en terre, ce qui permet à ces intelligents animaux de circuler sans être incommodés par la lumière.

A Palestina (alt. 540 m.), nous quittons les terrains sédimentaires consistant en conglomérats rouges et en grès gris, pour pénétrer dans la région des roches éruptives recouvertes d'une couche de latérite de 2-6 m. d'épaisseur. On remarque dans cette latérite une quantité de blocs de diorite, plus ou moins grands, en désagrégation concentrique, et dont l'aspect extérieur nous fait croire au premier abord à une grande moraine. Le changement de terrain amène un changement dans la flore et notre attention est attirée par de superbes Cyathéacées, ces fougères arborescentes si gracieuses avec leurs immenses frondes élégamment découpées. Plus loin ce sont des fougères montant à l'assaut des arbres, des bambous grimpants (*Arthrostylidium*) et des palmiers, les uns au tronc inerte, tandis que les autres portent en rangs serrés de longs aiguillons d'un brun noir.

Un peu après Pavas (alt. 653 m.), nous franchissons un col (alt. 725 m.), point de séparation des eaux entre les Rios Malena et Nus que nous remonterons jusqu'au terminus de la ligne. A Caracoli (alt. 612 m.), pittoresque petit village dominant la vallée, la plupart des voyageurs de troisième classe descendent pour faire leurs achats. Ici encore, la population est passablement mêlée de sang noir, mais moins cependant qu'au bord du fleuve. Peu après le village, dont les environs ont été déboisés en vue de quelques cultures, nous nous trouvons de nouveau dans des régions inhabitées, le long de la rive droite de la rivière, au milieu d'une végétation très variée et de paysages très pittoresques.

La locomotive, comme les bateaux, étant chauffée au bois, le train s'arrête souvent pour renouveler la provision de combustible. Confortablement installés dans notre joli wagon de première classe, nous jouissons de notre voyage, lorsqu'on s'arrête brusquement en pleins marécages. Non sans peine, nous parvenons à comprendre qu'un accident est survenu et qu'il faut transborder. En descendant du train, nous constatons que le talus de la voie ferrée a été enlevé à deux places sur une assez grande longueur, à la suite d'un violent orage ; cet accident se produit assez fréquemment et prouve la sécurité de la ligne. A quelque distance, nous voyons en effet un train de secours et nous nous mettons, non sans peine, à transborder avec nos nombreux colis. Il nous faut circuler sur les rails et les traverses suspendus dans le vide, au-dessus des eaux fangeuses de la rivière débordée, dans laquelle on se serait infailliblement noyé en cas de chute. Enfin, nous arrivons sains et saufs de l'autre côté de ce pont d'une stabilité plutôt douteuse et nous installons tant bien que mal sur des wagonnets de ballast en prenant nos bagages comme sièges. Pendant les 11 km. qu'il reste à franchir, nous rôtissons sous un soleil de feu et sommes aveuglés par la fumée de la locomotive et les charbons ardents qu'elle crache. Le jeune ingénieur qui conduit la machine semble avoir mis son point d'honneur à marcher aussi vite que possible et le train file à une allure quelque peu inquiétante. Enfin, nous arrivons à Cisneros (alt. 1100 m.), situé au pied d'une chaîne de montagnes assez élevées qui séparent la vallée du Rio Nus de celle du Rio Porce. Là se termine actuellement (et probablement pour longtemps encore) le chemin de fer de Medellin. Le village se compose de quelques maisons et de dépôts de marchandises ; c'est là qu'arrivent tous les produits d'exportation de l'Antioquia et les articles d'importation, en particulier les matériaux pour la construction de la voie ferrée à laquelle on travaille activement de l'autre côté de la montagne.

A notre arrivée en gare, étant les seuls étrangers, nous sommes assaillis par des muletiers ou « arrieros » qui nous offrent leurs services. A force de peine et surtout de gestes, nous parvenons à nous entendre avec eux, à fixer le nombre de mules nécessaires et l'heure du départ. Après un très frugal dîner, nous enfourchons nos mules et quittons Cisneros pour gravir la montagne, escortés de trois arrieros et de huit mules de charge pour nos vingt-deux colis. Lentement, le chemin s'élève sur la rive droite du Rio Nus, et arrive au col de la Quiebra (alt. 1584 m.) où nous devons passer la nuit. Sur ce versant, la végétation est très pauvre ; la montagne est entièrement déboisée, on n'y voit que

quelques taillis et de maigres pâturages où paissent quelques bestiaux. L'auberge dans laquelle nous nous arrêtons nous fait l'effet d'un coupe-gorge et ne nous inspire qu'une confiance très limitée. Nous y trouvons trois bruyants prospecteurs qui, avec force gestes et un flot de paroles, essaient de nous expliquer leurs hauts faits ; nous n'y comprenons pas grand'chose, mais nous admirons leur faconde et leur volubilité. Après un repas antioquien où les inevitables *frisoles* (fèves noires) apparaissent, nous gagnons notre réduit d'une propreté des plus relatives et nous nous empressons de remplacer par nos lits de camp ceux qui s'y trouvaient et qui renfermaient sans nul doute une innombrable vermine.

Avant le jour, nos « peons » sont déjà sur pied pour capturer dans le « potrero » (enclos dans lequel on laisse paître les animaux) nos dix mules et les amener, non sans peine et avec force jurons, à la porte de l'auberge. Après le déjeuner, nous assistons aux préparatifs longs et pénibles du chargement des mules, source d'ennuis et de retards considérables. En effet, il faut soupeser chaque colis et tâcher de l'équilibrer, aussi bien que possible, sur les flancs de l'animal, avec un autre colis. Cette opération délicate terminée, on fixe le tout au moyen de lanières de cuir ou de cordes en fibres d'Agave. Nos bagages étant passablement hétéroclites, le chargement est très difficile, et pendant les premières heures, les peons sont constamment obligés d'arrêter les bêtes pour équilibrer et ficeler à nouveau les malles et caisses. Pour que la mule, ainsi arrêtée, ne suive pas la caravane, on lui met sur les yeux une bande de toile que les arrieros portent toujours avec eux.

Avant de quitter La Quiebra, nous allons encore jeter un coup d'œil sur le magnifique panorama qui se déroule à nos pieds. À l'est s'étend la vallée supérieure du Rio Nus, tandis qu'à l'ouest nous pouvons suivre les méandres du Porce jusqu'à l'horizon, limité par les chaînes parallèles des Andes centrales, recouvertes jusqu'à leurs sommets arrondis par d'immenses forêts.

À 6 heures et demie, nous sommes enfin prêts à partir et nous descendons une petite vallée qui aboutit à celle du Porce. Suivant les conseils qui nous avaient été donnés, nous nous mettons en queue de la caravane afin de surveiller nos bagages, et nous pouvons ainsi à loisir examiner nos peons. Ce sont de superbes gaillards, forts et robustes, dont nous aurons à plus d'une reprise l'occasion d'admirer l'endurance. Ils portent fièrement, du côté gauche, le traditionnel « Machete », sorte de long couteau à deux tranchants et à lame très large. Au moyen d'une bretelle en cuir souvent recouverte de broderies, ils portent en bandoulière le « Carriel », sacoche à soufflet et à compartiments multiples renfermant les objets les plus divers. Leur vêtement se compose d'un pantalon, auquel des pièces nombreuses, en étoffes de toutes les couleurs, donnent un aspect des plus pittoresques et d'une chemise courte s'arrêtant à la ceinture, par dessus laquelle ils mettent une sorte de tablier en toile blanche grossière, qui descend jusqu'aux genoux et protège leurs vêtements. Ils marchent nu-pieds et ont comme coiffure un chapeau de paille à larges bords.

Le chemin qui conduit au fond de la vallée étant très bon, voire même carrossable, tout se passe normalement, mais, dans l'après-midi, nous faisons connaissance avec les fameux « Pantanos », la terreur des voyageurs non initiés aux chemins colombiens.

En Colombie, il n'y a généralement pas de routes le long des fleuves, dans le fond de la vallée. Les chemins que l'on doit suivre écharpent la montagne, souvent à une grande hauteur. Lorsqu'ils arrivent à un vallon formé par un affluent, au lieu de s'enfoncer dans le vallon pour chercher un passage à peu près à la même hauteur, les chemins descendent presque verticalement jusqu'au ruisseau, le traversent à gué ou sur un pont rustique et remontent non moins verticalement sur la rive opposée de tout ce qui a été descendu. C'est en général dans ces rapides descentes que se trouvent les fameuses fondrières qui constituent les pantanos. Le chemin, au lieu d'être plat et uni, ressemble à un champ labouré avec ses nombreux sillons transversaux formés par le passage des mules, qui posent toujours leurs pieds à la même place et finissent ainsi par former, à intervalles réguliers, de profonds creux remplis d'une boue liquide et gluante. Par places, les creux sont si

profonds que les mules y enfoncent jusqu'au poitrail, et l'on peut facilement se représenter combien la marche des animaux est rendue pénible dans ces chemins qui n'en sont pas. Le cavalier entend perpétuellement le floc-floc incessant produit par les quatre jambes de la bête, qui s'enfoncent dans ce borbier gluant et qui se retirent recouvertes d'une gaine jaunâtre pour recommencer l'instant d'après. Parfois même le sol est si peu stable, à force d'avoir été piétiné, qu'on a juste le temps de se jeter hors de la selle pour éviter un enlèvement complet. Lorsque la situation devient par trop critique, les peons, enfoncés dans la boue, déchargent les mules, parviennent, à force de jurons et de coups, à les sortir de la fange, puis les rechargent un peu plus loin. Dans les pentes, on a l'impression de gravir ou de descendre un escalier aux marches inégales, terriblement glissantes et dangereuses, sur lesquelles les pauvres mules doivent faire des efforts désespérés pour se tenir en équilibre et ne pas être précipitées dans le vide avec leur charge. Nous n'oublierons jamais une de nos mules, qui avait glissé et était tombée la tête la première dans la boue, d'où elle ne pouvait se sortir, tandis que ses jambes de derrière s'agitaient désespérément en l'air.

Il est étonnant de penser que ces chemins, si l'on peut baptiser de ce nom ces affreuses fondrières, sont les seules voies de communication dans l'intérieur de la Colombie et l'on comprend quel obstacle ils opposent au développement du mouvement commercial.



La Place de Medellín.

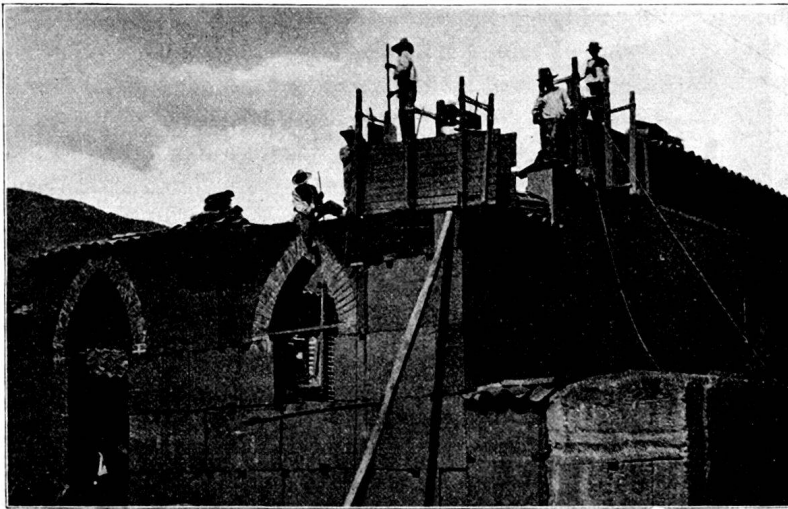
Après avoir pataugé pendant des heures, nous arrivons à Yarumito (alt. 1308 m.), au bord du Porce. On y travaille activement à la construction de la voie ferrée dans la direction de Medellín et nous avons du reste rencontré, en cours de route, des caravanes de mules et de chevaux portant péniblement les matériaux nécessaires. Le lendemain, 2 août, nous remontons la vallée du Porce et nous retrouvons des pantanos jusqu'à Barbosa. Heureusement, à partir de ce village, le chemin s'améliore de plus en plus et devient une mauvaise route carrossable à partir de Girardota jusqu'à Medellín, ce qui nous permet d'avancer rapidement.

La vallée du Porce, quoique assez monotone, est cependant riante et surtout très fertile ; presque partout, les forêts ont été complètement abattues et sont remplacées par des taillis, des pâturages ou des cultures diverses aux environs des agglomérations assez distantes les unes des autres. Sur le bord de la rivière, dont les alluvions sont riches en or, nous voyons plusieurs installations primitives où l'on se livre au lavage des sables aurifères. A Copacabana, nous franchissons le Porce sur un pont en fer et nous suivons sa rive gauche jusque près de Medellín.

Medellín (alt. 1524 m.) est une ville de 60,000 habitants environ, construite au pied et sur le penchant d'une des chaînes des Cordillères centrales. C'est la capitale de la province d'Antioquia et la ville commerciale la plus importante de la Colombie. Elle a été fondée par le conquistador Robledo et forme le point d'arrivée de tous les chemins des régions du Cauca, du Magdalena et des

provinces du Sud. C'est là qu'arrivent l'or des montagnes, le café et le cacao, de même que tous les produits d'importation.

La ville elle-même ne présente rien de bien intéressant; elle ressemble à toutes les autres villes de la Colombie. Les maisons n'ont le plus souvent qu'un rez-de-chaussée construit autour d'une cour intérieure ou « patio », entourée d'une galerie sur laquelle s'ouvrent toutes les chambres. Les habitations sont toutes en terre battue, sauf quelques exceptions, et les murs sont blanchis à la chaux; leur construction ne nécessite pas les talents d'un architecte distingué. On fait une sorte de moule en planches, ayant 1 m. 50 de haut sur 2 m. 50 ou 3 m. de large; on donne aux deux parois du moule l'écartement correspondant à l'épaisseur du mur que l'on désire; on remplit cet espace vide de terre, on la pile au moyen de pilons et on la laisse sécher, puis on enlève le moule et l'opération recommence un peu plus loin. Ce mode de construction donne aux murailles un



Construction d'une maison en terre battue.

aspect très particulier; elles ont l'air d'être faites avec de grandes dalles régulières en terre battue, posées de champ les unes à côté des autres. On comprend que ces murs soient d'une solidité relative; une bonne pluie les aurait vite détériorés; aussi, pendant la construction, les protège-t-on en posant de larges tuiles sur ce qui forme momentanément leur face supérieure. (Voir figure ci-contre.) Les toits avancent passablement pour protéger les murailles qui sont toujours blanchies à la

chaux, ce qui forme une sorte de couche protectrice. Dans les campagnes et les faubourgs des villes, les murs des habitations ont une sorte de squelette fait de poutrelles ou de tiges de bambous dans les interstices desquelles on tasse de la terre.

La population de la vallée du Porce, comme de toutes les régions tempérées de l'Antioquia, comprend quelques étrangers, des créoles, et surtout des métis et des Indiens; les nègres sont heureusement en assez petit nombre. Le goût inné des Antioquiens pour le commerce, leur habileté dans ce domaine et leur aspect extérieur, semble confirmer la légende prétendant qu'ils descendent d'anciennes colonies juives transportées *manu militari* dans le Nouveau Monde après la conquête. Elles auraient eu la chance ou l'habileté de s'établir dans cette riche contrée où elles auraient créé la puissante race actuelle. L'Antioquien est très intelligent et travailleur, très économe, ce qui fait que l'Antioquia est de beaucoup la province la plus riche et la plus développée aux points de vue commercial et agricole; aux points de vue scientifique et littéraire, elle reste en arrière de Bogota, qui a été, à juste titre, appelée l'Athènes de l'Amérique du Sud. L'Antioquia est une des provinces les plus peuplées de la Colombie; les familles de 10, 12, 15, 18 enfants y sont communes. Quand le nombre des enfants est de 24, on commence seulement à s'intéresser; nous avons même vu à Zancudo, près de Titiribi, un ménage de mineurs à la tête de 33 enfants de la même mère!

Du 2 au 18 août, nous sommes à Medellin, d'où nous faisons des excursions, soit le long de la vallée, soit sur les collines avoisinantes. En cours de route, nous avons l'occasion de récolter un certain nombre de végétaux et d'animaux intéressants¹; nous sommes frappés par l'aspect étrange que présentent généralement les fils télégraphiques ou électriques, en ville et surtout dans les faubourgs. Ils sont recouverts d'une Broméliacée épiphyte (*Tillandsia recurvata*), qui forme autour d'eux une sorte de manchon. Nous nous demandons de quoi peuvent bien se nourrir ces plantes fixées ainsi sur des fils métalliques; c'est bien la démonstration évidente que, sous les tropiques, les végétaux peuvent présenter les adaptations les plus inattendues aux plus extraordinaires genres de vie.

Avant de quitter Medellin, nous avons eu l'occasion de visiter les belles collections d'antiquités que réunit, depuis plus de cinquante ans, M. Leocardio Mario Arango, grand connaisseur et collectionneur dans l'âme.

Sous la conduite du vénérable vieillard, nous pouvons tout admirer à loisir en recueillant de sa bouche les renseignements les plus intéressants. Ces antiquités proviennent surtout de la vallée du Cauca, plus spécialement des provinces d'Antioquia et du Cauca et forment une collection très riche en poteries et en objets d'or de l'époque pré-espagnole. Les poteries, au nombre de plusieurs centaines, sont presque toutes en terre noire, décorées de dessins à l'ocre. Elles représentent surtout des animaux, en particulier des grenouilles, salamandres et serpents, parfois aussi des singes, ours, tapirs, etc. Nous sommes frappés par quelques vases ayant la forme de véritables bêtes apocalyptiques et rappelant les gravures quelque peu fantaisistes des zoologistes du xvi^e siècle. Nombreuses sont les poteries à figure humaine au type mongol très nettement marqué. Il y a aussi des vases présentant une ou deux ouvertures permettant de s'en



La cathédrale de Medellin.

(F. M.)

(Vue prise au téléphot Vautier).

¹ Espèces végétales nouvelles recueillies à Medellin et aux environs : *Goratorema tenerrima*; *Cosmarium antioquiense*; *Closterium columbianum*; *Cylindrospermum minimum*; *Staurostrum Mayori*; *Trichostomum novogranatense*; *Dicranella Mayorii*; *Uromyces Rubi-urticifolii*, *porcensis*, *columbianus*; *Puccinia Convolvulacearum*, *Hyptidis-mutabilis*, *medellinensis*, *eupatoriicola*, *Eupatorii-columbiani*, *Baccharidis-rhexioidis*, *Wedeliae*, *spilanthicola*; *Uredinopsis Mayoriana*; *Aecidium medellinense*; *Uredo Teramni*, *Hyptidis-atrorubentis*, *Agerati*, *Eupatoriorum*, *Caleae*; *Niptera aureo-tincta*; *Doryopteris Mayoris*; *Gymnogramme fumarioïdes*; *Stachys Mayorii* et *Eupatorium columbianum*.

Espèces animales nouvelles : *Geoplana von Gunteni*, *Henlea columbiana*, *Dichogaster medellini*, *Canthocamptus fuhrmanni*, *Cypridopsis fuhrmanni*, *Atta mesonotalis* n. var. *fuhrmanni*, *Dolichoderes schulzi* n. var. *columbica*, *Macrobiotus fuhrmanni*, *Tarantula medellina*, *Epinannolene exilis*, *E. nigrita*.

servir comme sifflets, des cruches dont le bord supérieur, très finement travaillé, parfois même ajouré, ne permettrait pas qu'on s'en serve pour boire. Pour parer à cet inconvénient, l'artiste a placé à la partie supérieure un embout, d'où part un tuyau en terre cuite, qui descend jusqu'au fond du vase ; on peut ainsi le vider complètement en aspirant simplement ; c'est du moins l'explication très plausible que nous donne notre aimable guide. Nous voyons aussi des rouleaux et des plaques en terre cuite décorés de gracieux motifs d'ornementation, et qui servaient probablement à imprimer les toiles. Ayant eu l'occasion de nous procurer un certain nombre de poteries, nous avons eu la chance de pouvoir les comparer avec celles de cette ancienne collection, unique en son genre, et de constater leur similitude parfaite, comme matière et comme travail. A côté de ces innombrables poteries, dénotant une fantaisie et une imagination aussi féconde qu'artistique, nous en voyons d'autres plus simples et moins décoratives en terre rouge-brique. Ce qui fait aussi la grande valeur de cette riche collection, ce sont les objets en or. Nous voyons les insignes dont se revêtaient les caciques : les pectoraux, les frontaux, les brassards, les cnémides et les sceptres d'or ; tout cela est simple et en or massif. Il y a aussi des colliers, des bracelets, des anneaux pour le nez, des aiguilles, des épingles à cheveux et d'autres menus objets dont on ne se représente pas bien l'utilité. Dans un petit coffret nous pouvons voir, dans plus de 800 tubes, des échantillons de pépites d'or provenant des différentes mines de l'Antioquia. Enfin, dans une petite salle, se trouve une très belle collection d'oiseaux et d'insectes du bassin du Cauca.

Nous avons été très heureux de pouvoir visiter cette remarquable collection trop peu connue, et c'est grâce à M. Karl Bimberg, consul d'Allemagne à Medellin, que nous avons pu le faire. M. Bimberg avait été prévenu de notre arrivée en Colombie par son gouvernement, auquel nous étions recommandés par le Conseil fédéral. M. Bimberg ne s'est pas seulement contenté de nous donner tous les renseignements qui pouvaient nous être utiles ; il a encore mis à notre disposition une maison dans sa vaste plantation de café, non loin du Cauca, sur les flancs abrupts de la vallée du Rio Amaga. Grâce à lui, nous avons pu faire un séjour de quelques semaines dans une région extrêmement riche en animaux et en végétaux nouveaux pour la science. Qu'il nous soit permis de lui renouveler ici l'expression de toute notre gratitude.
